Huitième Année — N° 4 — Avril 1903

Rosa Alchemica

L'HYPERCHIMIE

Revue Mensuelle d'Hermétisme Scientifique

Organe de la Société Alchimique de France

Directeur : F. JOLLIVET CASTELOT



Alchimie

LA SCIENCE ALCHIMIQUE

LES TEXTES ALCHIMIQUES

L'étude vraiment critique des traités d'alchimie, suivant une méthode scrupuleuse, rationnelle, positive, n'a été faite que par l'illustre savant français Marcelin Berthelot. Il a publié l'ensemble de ses immenses recherches qui embrassent tous les textes connus, dans de gros volumes très coûteux : *Collection des Alchimistes Grecs* (3 vol.) ; *La Chimie au Moyen-Age* (3 vol.).

Laissant de côté, pour le moment, l'alchimie grecque, nous allons résumer, à l'intention du public, les travaux de Berthelot concernant les Traductions latines des Auteurs Arabes alchimiques.

Cette partie de l'Alchimie est pour nous la plus intéressante, car elle comprend les ouvrages les plus célèbres qui circulèrent en Europe au Moyen-Age et constituèrent l'hermétisme dont nous avons suivi les détails techniques dans nos précédents articles.

La seconde partie du tome I[er] de la *Chimie au Moyen-Age* consacré par Berthelot à la transmission de la science antique au Moyen-Age, servira à la vue d'ensemble que nous allons esquisser.

*
* *

Les connaissances relatives à l'Alchimie ou chimie ancienne furent transmises au Moyen-Age occidental, comme la plupart des autres connaissances scientifiques des Grecs, par le canal des écrits arabes et hébreux. Les manuscrits grecs ne furent point connus directement avant la Renaissance.

Les traités alchimiques d'origine arabe furent transmis à l'Europe au moment des Croisades, un peu antérieurement à Vincent de Beauvais, Roger Bacon et Arnauld de Villeneuve, lesquels donnèrent les premiers textes latins d'alchimie dont l'authenticité ne soit pas douteuse, d'après Berthelot.

La communication de l'Alchimie parvint à l'Occident grâce à des traductions latines de l'arabe et de l'hébreu ; plusieurs d'entre elles sont conservées dans les recueils suivants : *Théatrum chemicum* (publié au début du XVII[e] siècle), *Bibliotheca chemica* de Manget (1702), etc...

D'autres traductions, très intéressantes, sont res tées manuscrites.

M. Berthelot a examiné à ce point de vue les

manuscrits alchimiques des XIIIe et XIVe siècles de la Bibliothèque Nationale de Paris ; il les analyse dans le cours de son livre. Nous en reparlerons donc au moment voulu.

Ces traductions latines, dit Berthelot, sont assez informes ; elles ne reflètent qu'assez improprement la science des alchimistes grecs dont elles s'inspirent et qu'elles exposent. C'est à l'examen rigoureux de ces traductions latines, réelles ou prétendues telles, de leur date, de leur authenticité, que se livre savamment le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Les plus anciens alchimistes latins se rattachent à ces traductions venues d'Espagne pour la plupart. Mais aucun des textes originaux correspondants en arabe n'a été retrouvé jusqu'ici. Ils ont du être détruits avec les bibliothèques des musulmans d'Espagne.

Il faut donc se borner à l'examen des vieilles traductions arabico-latines.

Tout d'abord les noms des auteurs auxquels sont attribués les ouvrages, tels que Hermès, Ostanès, Platon, Aristote, Morienus, Géber, Rasès, Avicenne, etc., ne prouvent point qu'ils en soient réellement les rédacteurs authentiques. En réalité ils servent de patrons, ils rehaussent l'autorité des ouvrages. Hermès et Ostanès étaient de mythiques figures de l'Antiquité ; Platon et Aristote furent invoqués par les alchimistes arabes afin d'illustrer leurs théories.

Parmi les écrivains arabes eux-mêmes, Djaber (Géber) en particulier ne semble être l'auteur, suivant Berthelot, d'aucun des textes latins signés de

son nom, textes dont l'origine arabe paraît fort douteuse. M. Berthelot a été amené à ranger ces ouvrages latins dans la liste, si nombreuse en alchimie, des pseudonymes et à reporter vers le XIII[e] siècle la date véritable de leur composition (1).

Les recherches des orientalistes permettent de regarder plusieurs de ces traités arabico-latins comme ayant existé réellement, sous le même titre, dans des écrits originaux en langue sémitique ; mais les textes arabes eux-mêmes sont perdus. Ils ont d'ailleurs subi de nombreux remaniements et des additions.

Mais à quelle époque ces traductions ont-elles été faites ? Les plus anciens des manuscrits contenant les traductions vraies ou supposées des alchimistes arabes ne semblent pas remonter au delà de l'année 1300. M. Berthelot a vérifié les manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale de Paris ; il a examiné les catalogues des principales bibliothèques d'Europe, les collections alchimiques du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Il n'a point rencontré de date antérieure à 1300. C'est donc là un point bien fixé dans l'histoire de l'Alchimie.

Les traductions elles-mêmes, quand elles correspondent réellement à des textes arabes, sont d'une époque plus ancienne que nos manuscrits actuels. Ainsi Robert Castrensis, traduisit en 1182 un ouvrage alchimique.

La plupart de ces traductions furent effectuées en Espagne sur des textes arabes ou hébreux.

Une autre limite pour la date des textes peut être

---

(1) *La Chimie au Moyen-Age,* tome 1er, page 232.

fixée d'après les citations faites par des auteurs authentiques comme Albert le Grand mort en 1280 et Vincent de Beauvais qui écrivait vers 1250.

D'après le contenu des traductions ou imitations arabico-latines, il est possible de préciser les époques de leur composition.

La date la plus récente semble devoir être fixée d'après le contenu du *Rosarium Philosophicum* (biblioth. chimique, tome II) écrit en latin. L'auteur cite et commente Stéphanus, Géber, Razès, Avicenne, Pseudo-Aristote, Morienus, Calid ; il reproduit des passages de la *Turba Philosophorum* ; il parle des alchimistes latins proprement dits tels que : Alain de Lille, Albert le Grand, Arnauld de Villeneuve, le faux Raymond Lulle, Vincent de Beauvais, Saint-Thomas d'Aquin (pseudonyme), Hortulanus qui vivait vers 1350, le plus récent auteur cité. Par conséquent on peut fixer vers le milieu du XIVe siècle, la date approximative de cette compilation.

La date la plus reculée appartient à la traduction latine du *Liber de compositione alchemiæ* de Morienus Romanus (biblioth. chim. tome I), moine vivant en Egypte à la cour du roi Calid. Le traducteur donne son nom : Robertus Castrensis. Il annonce avoir terminé le travail de sa traduction le 11 février 1182. Cette date est, dit M. Berthelot, la plus ancienne que l'on connaisse pour les traductions d'ouvrages alchimiques. La date des traductions arabico-latines est donc comprise entre le XIIe et le XIVe siècle.

F. J. C.

(*A suivre*)

Astrologie

HÉRÉDITÉ ASTRALE [1]

Comme suite à divers articles de revues publiés en 1900 (reproduits en 1901 dans *Influence asrtale*) nous donnons avec figures à l'appui l'exemple suivant tiré d'un nombreux recueil formé depuis sept années.

Les thèmes analysés sont relatifs à deux sœurs, et ont pour données :

Latitude 46° — 31 janvier 1874 — midi
Latitude 46° — 8 mai 1881 — 3h30 matin.

On voit clairement par les figures zodiacales, que si les heures de nativité n'apportent ici aucune analogie atavique, le groupement des planètes au point de vue des *aspects* est très remarquable ; pour en faciliter la lecture, les similitudes héréditaires ont été indiquées en traits renforcés :

Chez la jeune sœur, on voit en effet réapparaître la quadruple conjonction de Saturne, Vénus, Mercure et le Soleil, ainsi que la conjonction de la Lune et d'Uranus. En outre Mars occupe le même lieu du zodiaque. En se reportant aux variations des facteurs astronomiques de l'étude (au moyen des révolutions planétaires), il est facile de voir, sans

(1) Extrait d'une « *Etude sur l'hérédité* », en préparation.

aucun calcul de probabilité, combien la coïncidence des journées de naissance est frappante.

Il faudrait certes bien des années pour retrouver une seule journée présentant deux conjonctions aussi typiques accompagnées d'une position martienne équivalente.

Pour la signification très simple des schémas, purement astronomiques, nous renvoyons à « *Langage astral* » (1) où la représentation du ciel de nativité a été exposée en détails. Quels que soient les noms qu'on veuille donner aux faits, une double remarque s'impose à la vue seule des figures présentées et dont nous sommes à même de fournir un recueil d'une centaine analogues :

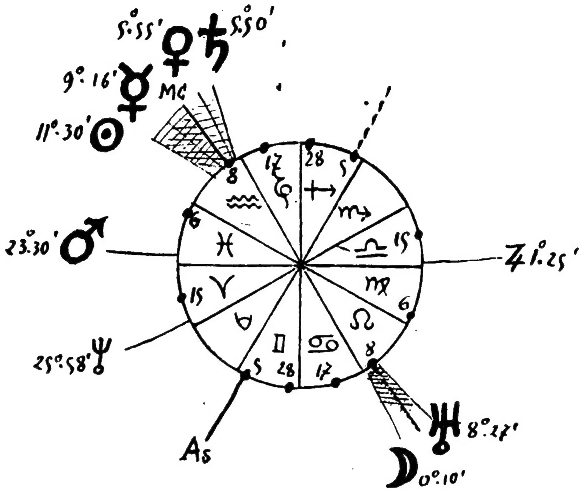
1° La naissance normale ne s'effectue pas à n'importe quel moment, mais sous un ciel d'une certaine conformité avec celui des parents, ce qui démontre *à priori* une *liaison entre les* facultés innées et le ciel de naissance.

L'influence astrale sur l'homme est donc une réalité expérimentale.

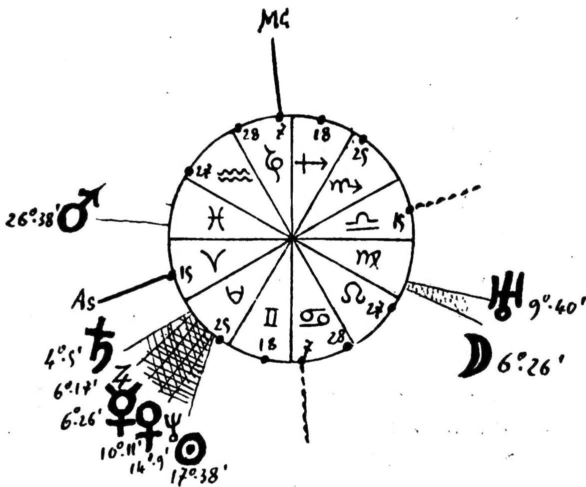
2° Les facteurs astronomiques *transmetteurs de l'hérédité* sont naturellement *indicateurs au moins partiels des facultés innées ;* d'où il résulte un certain « langage astral » qui permet de définir l'homme suivant des limites qu'il est impossible de fixer *à priori.*

Cette double remarque fondamentale contient selon nous, non seulement la meilleure *preuve* de

(1) *Langage astral* (traité sommaire d'astrologie scientifique). Chacornac, 1902.



5°55'
5°50'
9°16'
MC
11°30'
23°30'
4 1°25'
25°58'
As
8°27'
0°10'



MC
26°38'
As
9°40'
4°5'
6°17'
6°26'
6°26'
10°11'
14°9'
17°38'

l'astrologie, mais encore son plus clair *enseignement.*

D'autre part, ces analogies évidentes d'atavisme astral, exprimées par notre schéma céleste adopté, justifie en partie la préférence que nous accordons à cette représentation graphique.

L'observation naturelle du ciel, pour le psychologue, porte ainsi à considérer 4 principales catégories d'éléments astronomiques (transmetteurs d'hérédité et par conséquent indicateurs des facultés innées) :

1° Les lieux planétaires du zodiaque ;

2° Leurs aspects ;

3° L'ascendant et le milieu du ciel (indiquant l'orientation du zodiaque au moment et au lieu de naissance) ;

4° Les maisons, définissant les positions planétaires par rapport au méridien et à l'horizon.

Nous ne pouvons ici que résumer l'enseignement astrologique édifié sur les bases admises. Mais il est facile d'entrevoir sa valeur et sa portée...

Il n'y a plus ici à se perdre dans les méthodes et les théories, nous ne quittons pas les *faits*, résultats précis, indépendants de l'interprétation personnelle et que chacun peut vérifier avec la plus grande facilité, puisque quelques minutes suffisent pour ériger la figure céleste pour une date donnée.

Aucune science n'est trop « positive » ; et le positivisme qui n'élude rien est bien près de tomber d'accord avec le spiritualisme qui ne méprise pas la logique des faits. La grande affaire est de ne pas prendre les conceptions d'arrivée comme un enseignement de départ. Autant vau-

drait aborder le calcul intégral sans avoir aucune notion d'algèbre.

PAUL FLAMBART
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Sciences Psychiques

L'AUTO-REPRÉSENTATION

On sait par les travaux du colonel de Rochas que dans certains états profonds de l'hypnose, le sujet est capable de décrir les organes internes, soit de l'hypnotiseur soit d'un assistant avec lequel le rapport est établi. C'est par comparaison avec ses organes propres qu'il peut discerner les particularités individuelles ou morbides qu'il signale ainsi. Et il semble par suite qu'on ait affaire moins à une vision qu'à une traduction en images visuelles d'une sensation de nature cœnesthésique.

La même conclusion se dégage de l'observation d'auto-représentation chez une hystérique que reproduit l'*Echo du Merveilleux* d'après un article du docteur Comar dans la *Presse médicale*.

« Une grande hystérique de ses malades, fut prise tout à coup de fièvre avec sensation doulou-

reuse dans la région droite du ventre. Devant l'absence de tout autre signe, il ne put diagnostiquer d'appendicite ni de péritonite. Mais, la malade étant mise dans l'état d'hypnose, elle lui parla à plusieurs reprises de « la petite peau qui entourait ses intestins, et qui était très rouge surtout à un endroit » (Cette peau, c'est le péritoine).

. . . .

« Je profitai, dit le docteur Comar, de son état d'hypnose pour la questionner et lui demander ce qu'elle voyait ainsi : — « Je ne vois pas très bien le petit bout, je ne sais pas où il finit. » — « Pourquoi ne le voyez-vous pas ? » — « Je ne peux pas le voir parce que je ne le sens pas ; mon intestin et la peau qui l'enveloppe je les vois parce que je les ai sentis ; mais ce petit bout-là, je ne l'ai jamais senti. » « Eh bien, dis-je, sentez-le ». Elle fit des mouvements abdominaux accompagnés de vives douleurs et entrecoupés de cris et de paroles que je transcris : « Ah ! mais ça va percer, mais c'est très mince ; la petite peau colle. elle est double, et, entre ses faces, il y a une sorte de liquide sale et épais ; ça se colle et ça se décolle quand je remue, mais ça va tout arracher ; c'est comme quand on a un mal blanc au doigt, ça suppure ; c'est ce qui me donne cette fièvre, et tout autour de ce point là, c'est rouge, toute la petite peau est rouge dans tout le ventre, mais surtout du côté droit. » — « Sentez plus.... » Les mouvements augmentent, les phénomènes douloureux paraissent plus intenses et elle me dit : « Oh ! le petit bout est plein de saletés ; ah que c'est sale ! mais il y a longtemps que c'est là-dedans, tout ça ; c'est ça qui m'a fait mal, et ça ne

peut pas sortir. » — « Sentez plus ». — « Ah ! je vois le bout maintenant. »

« Elle fait un mouvement plus vif et s'arrête tout à coup en poussant un cri : « Ah ! ça me pique ». — « Quoi donc ? » Mais il y a quelque chose dans le bout. » — « Quoi ? » — « Je ne vois pas très bien, car c'est entouré d'un tas de saletés, mais ça me fait très mal ; je n'ose plus bouger, j'ai peur que ça ne crève. » — « Quoi ? lui dis-je ». — « Mais le petit bout ; il y a dedans quelque chose de pointu qui a irrité, mais c'est entouré de saletés et je ne vois pas bien ce que c'est ; alors, si je remue, j'ai peur que la pointe ne fasse percer mon intestin. » — « Eh bien, lui dis-je, continuez à sentir en allant doucement et en faisant attention à ce que ça ne perce pas. »

« Elle continue alors à faire doucement et comme avec précaution les mouvements abdominaux qu'elle avait faits jusqu'alors, et me dit tout à coup : « Mais ça remue, tout le petit bout de l'intestin se tortille comme un ver et ça fait remuer ce qu'il y a dedans, ça se déplace..... ça remonte..... mais ça m'écorche en passant.... Ah ! ça sort du petit bout ; c'est dans le gros intestin ! »

« Elle continue à faire quelques mouvements et s'arrête « parce qu'elle a trop mal au ventre ». Je jugeai inutile de pousser plus loin ce jour-là, craignant puisque la malade s'arrêtait d'elle-même, d'amener des accidents plus sérieux, en jugeant préférable de la suivre plutôt que de la guider. Le soir, la température non seulement n'avait pas augmenté, mais avait baissé de deux dizièmes.

Le lendemain, je mettais néanmoins la malade

dans l'hypnose et lui demandais si elle voyait toujours son intestin. « Oui, me dit-elle, et la petite pointe qui me faisait mal est toujours au même endroit qu'hier. » — « Eh bien, lui dis-je, réveillez votre intestin. » Elle fait alors de nouveaux mouvements, me dit que tout son intestin remue, que la petite pointe se déplace et que les saletés qui sont autour sont moins épaisses. — « Sentez plus ». Elle me dit un instant après : « Je commence à voir mieux, mais je ne vois qu'un bout, on dirait un morceau d'os. C'est pointu à une extrémité et plus large à l'autre, ça a environ un centimètre ».

Elle m'indique alors comme situation du dit objet la région correspondante au côlon transverse. — « Sentez-plus. » Les mouvements continuent : « Où le voyez-vous maintenant ? » — « Là, montre-t-elle avec son doigt, en indiquant la fosse illiaque gauche. » — « Vous êtes sûre, lui dis-je. » — « Mais je le vois très bien. » — « Eh bien ! alors, arrêtez-vous et ne cherchez plus à sentir. » Et aussitôt je lui fis administrer un lavement d'eau pendant qu'elle était endormie. Je fis filtrer les matières rendues et je trouvai dedans un petit morceau d'os d'aspect et de dimensions conformes à la description qu'elle en avait faite. Le lavement expulsé, je demandai à la malade si elle voyait encore sa petite pointe. — « Mais, non, me dit-elle, elle est partie avec l'eau que je viens de rendre. »

Cette observation vint d'ailleurs recevoir une confirmation dans le fait suivant, survenu à la même malade quatre mois plus tard :

« Un jour, continue le docteur Comar, après avoir mangé à son repas une bombe glacée, la même

malade accuse une sensation douloureuse dans l'estomac, et me dit elle-même (elle ne cherchait donc pas à me tromper) qu'elle croyait avoir avalé quelque chose mais n'était pas certaine. Je l'endormis aussitôt, et lui demandais si réellement elle avait avalé un corps étranger. — « Oui, me dit-elle, je le crois, il est dans mon estomac, c'est un petit morceau de plomb. » — « Comment, lui dis-je, voyez-vous que c'est du plomb ? » — « Ah ! cela je ne le vois pas ; mais c'est lourd, ça ne surnage pas dans mon estomac et en faisant des mouvements, j'ai du mal à le faire remuer ; alors comme j'ai mangé une glace et que j'ai failli avaler un morceau du moule, je suppose que ça en est un autre que je n'ai pas vu et que j'ai avalé. Mais ce que je vois très bien, c'est la grosseur de cette petite pointe et sa forme, elle a un centimètre de long et est plus pointue à une extrémité qu'à l'autre, elle est dans mon estomac. » — « Eh bien, lui dis-je, n'ayez pas peur, ça s'en ira tout seul. » Et je la réveillai.

Le lendemain, je la rendormis. Je lui demandai, dans l'hypnose, si le petit morceau de plomb avalé était parti et si elle le voyait toujours, lui disant qu'il devait être maintenant dans l'intestin. — « Non, il est encore dans mon estomac ; il était trop lourd, il s'est seulement déplacé, et il est tombé entre deux petits plis ; il ne bouge plus, il ne remue un peu que quand je fais de grands efforts.... » Je ne dis rien à la malade, et je lui fis avaler séance tenante un gramme d'ipeca, toujours endormie. Je restai auprès d'elle, et un quart d'heure après elle vomissait devant moi le petit morceau de plomb en

question de forme correspondant bien à la description faite par elle.

Questionnée ensuite, elle me répondit qu'elle ne voyait plus rien. J'ai depuis questionné dans l'hypnose la malade chez qui les faits s'étaient présentés pour lui demander comment elle voyait au-dedans d'elle-même et si elle voyait réellement ; et je terminerai cet article en transcrivant les explications qu'elle m'a données, car elles me paraissent de nature à éclairer cette question nouvelle de l'auto-représentation.

« Comment voyez-vous, ai-je demandé à la malade, ce qui est en vous, corps étranger ou organe ? Le voyez-vous comme vous voyez avec vos yeux quand vous regardez un objet ? » — « Ah ! mais non, je le vois, mais pas de la même façon ; d'abord ça me fatigue beaucoup plus dans la tête que quand je vois avec mes yeux. Quand je veux arriver à voir une place en moi, les nerfs de la partie que je veux voir me tirent à la partie correspondante dans ma tête. » — « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » — « Eh ! bien, toutes les parties de mon corps ont une partie correspondante dans ma tête.

Si l'une dort, l'autre dort aussi. Ainsi vous savez bien que quand je sens mes jambes ça me tire derrière la tête : mon cœur ça me tire au milieu de ma tête ; eh bien ! si je veux voir mon cœur, il faut que je le sente en même temps dans ma tête. Je ne vois un organe que si cet organe se réveille en même temps dans ma tête ; autrement je le vois très mal, et même, s'il est bien engourdi, je ne le vois pas du tout. — « Donc, quand vous ne sentez plus un organe, vous ne le voyez plus ? » — « Ah !

si, quand je l'ai déjà bien senti, je le vois encore, mais moins ; il est vrai que c'est très curieux, ce qui se passe alors ; je le vois sans le voir, on dirait que je me rappelle plutôt l'avoir vu ; mais toujours quand je veux regarder en moi, ça me fatigue beaucoup. » — « Mais voyez-vous les couleurs ? » — « Je ne sais pas, il me semble que oui. Ainsi quand la petite peau de mon ventre (son péritoine) est irritée, je vois bien qu'elle est rouge. Quand j'ai uriné du sang, je voyais bien que dans ma vessie c'était du sang qu'il y avait, et pas autre chose. Tout ce que je sais bien, c'est que, quand je regarde un point de mon corps, ça me tire tout de suite dans ma tête. »

Une deuxième malade questionnée me répondit ceci, que j'écris textuellement à mesure qu'elle parle : « Quand je veux voir, je n'ai qu'à suivre les nerfs qui partent du point de ma tête correspondant et qui descendent dans mon dos et vont enfin jusqu'à l'endroit que je veux voir ; mais je ne les vois pas comme avec mes yeux... Il y a des endroits que je ne peux pas bien voir : il faut que ça parte de ma tête où je le sens en même temps... Quand je sens bien un organe, je ne le vois plus ; ainsi vous m'avez fait sentir mes jambes, je les voyais, je voyais dedans ; mais maintenant que je les sens bien, je ne les vois plus de la même façon, je les vois seulement dessus avec mes yeux. Ce que je ne sens un peu je ne le vois pas, il faut d'abord que j'aie trouvé à quel endroit de mon corps et de ma tête est l'organe que je veux voir... » — « Mais quand vous avez vu l'épingle dans votre intestin, comment l'avez-vous vue ? » — « Je ne sentais pas mon ven-

tre avant, je ne voyais rien ; quand j'ai commencé à sentir, j'ai commencé à voir. Or un jour, le 17 octobre (c'est en effet exactement le 17 octobre qu'elle m'a dit voir la dite épingle), j'ai mieux senti mon intestin ; alors j'ai bien vu l'épingle en entier. » — « Vous l'avez vue ? » — « C'est-à-dire que j'ai senti qu'il y avait quelque chose dans mon intestin ; alors j'ai regardé dans ma tête avec les nerfs qui partent en arrière de mes yeux, et à l'endroit qui dans ma tête correspondait à mon intestin, j'ai vu comme une ombre sur un voile, une raie noire ayant la forme d'une épingle, et en même temps que je voyais ça dans ma tête je le sentais dans mon ventre !... »

E. D'H.

Morale

LA MORALE ET LA " PENSÉE NOUVELLE "

La vie présente des peuples de race blanche, l'évolution intellectuelle et morale qui se précise en eux depuis un siècle suggèrent l'idée qu'une morale meurt en eux et qu'une morale nait.

Comme aux temps qui précèderent l'avènement du christianisme, beaucoup se sont désintéressés

des croyances traditionnelles où l'élite ne voit plus que chimères ou fables ingénieuses masquant le sens profond qu'elles symbolisent.

La Révolution française a créé la libre pensée fille du libre-examen de Luther et l'a étendue de l'examen libre de l'Ecriture à l'universel examen. Secondé par le progrès soudain de toutes les sciences de la nature, celui-ci a abouti rapidement à l'agnosticisme, et les esprits les plus hardis de notre époque après avoir constaté le néant des principes traditionnels de la morale européenne présente, ont admis la conséquence devant laquelle Kant avait reculé, le néant de toute morale impérative. Il a semblé pendant un temps que l'anarchie, seule logique, dût être, après l'échec du socialisme, la fin de notre civilisation.

Mais dans le cocon où la larve tombait en déliquescence, les linéaments premiers de la chrysalide se dessinaient déjà ; des sciences nouvelles, sur la foi d'expériences incertaines encore, nous proposent une explication nouvelle du monde, et de ces problèmes éternels du bien et du mal, du bonheur et de la fatalité, de la vie et de la mort en quoi consistent toute philosophie, toute morale et toute religion.

Et voici que le mouvement s'accentue, occupe de plus en plus l'attention publique ; dans notre pays on n'en peut discerner l'importance. Les pays anglo-saxons et germaniques où la prédication religieuse est depuis longtemps l'habitude et la prérogative de tous, les républiques sud-américaines plus jeunes et enclines aux nouveautés, en sont plus troublées que la France, l'Espagne et même l'Italie.

Il serait curieux de dégager quelles sont ces tendances nouvelles, quelles conséquences pourront être tirées dans l'avenir des hypothèses que paraissent devoir nous proposer à la suite de leurs expériences les chercheurs des sciences nouvelles, et si ces recherches n'avortent pas, quelle figure elles donneront aux sociétés de demain.

Tout d'abord, ces apôtres de la « pensée nouvelle » ont des précurseurs. Les doctrines comme les hommes ne peuvent s'affranchir de l'hérédité. Il n'est point de « table rase » et Descartes même n'a pu éviter l'effet de ses croyances implicites.

Quelles influences subiront donc, subissent déjà ceux qui coordonnent dès à présent les idées éparses que suggèrent les faits psychiques récemment observés ?

Ils sont forcément les élèves d'une école ou les adeptes d'une religion ? Quelle est leur préparation intellectuelle et morale ? Quelle tendance héritera de ses devancières la nouvelle doctrine, ou peut-être — car il est probable qu'elle prendra cette forme, — la nouvelle religion.

Il semble que les penseurs nouveaux seront ou des occultistes, ou des positivistes ou des chrétiens, et peut-être pourrait-on démêler dès à présent ce qu'a mêlé aux hypothèses morales et cosmogoniques de la nouvelle pensée cet acquis implicite de la pensée de ses auteurs.

EDOUARD D'HOOGHE.

(*A suivre*).



Mystique

DE SIGNATURA RERUM

par JACOB BŒHME

(*Suite*)

En effet le plaisir de la Liberté s'élève et croît par degrés comme une plante ; mais l'architecture convertit ce mouvement en rotation car il est l'Architecte ; et comme la naissance éternelle est l'œuvre du Mercure céleste, parole éternelle du Père générateur, il en est de même du mouvement du Père, dans la créature. On peut en voir l'exemple dans le cycle planétaire.

Il y a premièrement le véritable homme au cœur d'or, image de Déité ; puis après, l'homme de l'Essence divine, le corps saint interne composé en la teinture, du Feu et de la Lumière, semblable au fin argent ; troisièmement, l'homme élémentaire jupitérien ; quatrièmement, le mercuriel verdoyant ou paradisiaque ; cinquièmement le martien igné et animal selon la vertu du Père ; sixièmement le vénusien au désir externe ; septièmement le solaire, spectateur des merveilles de Dieu. Ainsi les sept métaux possèdent une propriété selon le monde interne et une selon le monde externe.

19. — Lorsque le mouvement rotatoire dépasse Jupiter, sort mercure avec un métal rompu selon son esprit : au-dehors argent vif, au-dedans une opération paradisiaque. Il est par sa propriété spirituelle,

le régisseur de la parole et des langues. Il est écrit que Dieu a créé toutes choses de Rien par sa Parole ; c'est l'éternel. Mercure céleste qui est la Parole que le Père prononce en sa Lumière ; l'articulation est sa sapience, et la Parole est le formalisateur. Or, ce que le mercure fait en la vertu de Dieu, le mercure extérieur l'accomplit de même dans l'essence créée, il est l'instrument par lequel Dieu opère extérieurement dans la vie et dans la mort, selon la propriété de chaque chose : Selon Saturne il édifie, selon lui-même il distingue et rompt en Saturne la dureté, l'ouvre à la vie, aux couleurs et aux formes selon les deux propriétés terrestre et céleste. Selon la première, il fait sortir du désir primitif de la nature qui est Saturne, la fureur de l'impression, qui est Mars; il lui donne l'essence ignée ; il dirige l'Esprit igné vers le Soufre en toutes les Planètes et donne à chaque chose son effervescence.

Mars est la grande angoisse de la première impression ; il se sépare de la volonté amoureuse libre : il s'appelle alors la colère de Dieu, fureur de la nature éternelle, et la libre volonté est Dieu. De même que l'Amour (de Dieu) se sépare de la colère, le ciel d'avec l'enfer, Dieu d'avec le Diable, ainsi cela arrive-t-il à la naissance de la nature extérieure.

BŒHME.

(*A suivre.*)

Littérature

L'ÉTHÉRÉE

A Jean REYNAUD,
AUTEUR DE CIEL ET TERRE

29 Juin 1891

« Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint et dit : Je suis LUCIE, laissez-moi prendre celui qui dort, je l'aiderai ainsi dans son chemin ».
Dante, Purg., chap. IX.

Nature, réjouis-toi ; frissonne de bonheur dans les êtres, chair de ta chair, corps de ton corps ; émaille de sourires exquis l'Univers entier, de ces sourires qui s'épanouissent en tendres fleurs couleur de pourpre et d'azur, brochées de coloris inimitables ; en insectes étranges revêtus d'habits flamboyants ; en oiseaux qui chantent tes louanges sans trêve ni repos ; en poissons cristallins diaprés des caresses de l'onde et de l'atmosphère ; en existences de toute sorte et de toute teinte : bêtes fauves aux passions ardentes, quadrupèdes paisibles, mammifères sociables, nuages, zéphirs ; en hommes enfin, couronnement de l'œuvre, anneau terminal de la chaîne progressive, de la procession de vie chantant sans cesse l'Hymne de reconnaissance éternelle, d'aspirations meilleures, de regrets puissants, de marche indéfinie vers le Progrès magique ; .... réjouis-toi, frissonne de bonheur du

commencement à la fin de l'Infini, au travers des Soleils et des mondes, car, si peu savent réellement t'aimer, c'est-à-dire pour toi et non pour les jouissances qu'ils retirent de leur passion, du moins tes quelques fidèles adorateurs doivent te consoler par leur constance et leur flamme des ingratitudes des autres mortels.

Sur bien des planètes, sans doute, l'on vit uniquement dans ta contemplation ; mais hélas ! sur cette terre, nous sommes grossiers et primitifs, oublieux et matériels ; les plaisirs du corps savent seuls nous émouvoir....

Lucia ! Spiridion ! gloire à vous ! Alleluia ! Hosanna ! vous planez, visions divines, au-dessus des phénomènes des substances physiques, comme des majestés voilées aux regards des profanes ; vous êtes les sources de toute volupté vraie, auxquelles chacun doit tendre à se désaltérer.

Vibrations célestes, douces et charmantes émanations de l'essence éternelle, vous consolez l'affligé et dirigez ses regards vers le but qu'il doit atteindre. Vous vous dégagez d'une façon éclatante des nuages de la douleur et des peines ; l'idéal c'est encore vous ; c'est toujours grâce à vous que la demeure s'écroule pour arriver à ne laisser subsister que les sentiments esthétiques.

Mais oui ! malgré l'infériorité où nous nous trouvons maintenant, il est quelque chose en notre existence, quelque chose de vague, d'indéterminé, mais pourtant de réel, qui nous fait entrevoir d'abord indéfiniment mieux que ce qui nous est octroyé, puis un sommet splendide de la montagne, vers lequel nous nous acheminons, sommet s'élan-

çant dans le Ciel, dans l'Espace, dans l'Azur, bien loin, bien loin, se perdant dans les vapeurs du firmament que ne peuvent percer nos yeux trop faibles et si anxieux pourtant de savoir ce qu'est cet Au-delà mystérieux, effrayant.

L'espérance, tenace passion console, par bonheur, quelque peu nos âpres tristesses, en nous soufflant ces volontés aimées que nul ne parviendra jamais à déraciner de notre cœur : « Tu sauras plus tard ; plusieurs chemins existent encore avant le faîte du mont où siège le repos, tu n'es que très bas ; plus tu graviras et plus tu verras, et plus la compréhension te sera agréable et facile... »

L'intelligence questionne alors avidement ; hélas ! point de réponse. Notre situation est malheureuse ici ; attendons, en prenant pour devise : Excelsior !

Le mouvement est le résultat d'une force, la force est brutale quoique le mouvement soit un rythme très doux...

Nature, déverse donc tes bienfaits sur cette terre en deuil et en larmes. Certains savent t'adorer, déesse suave, ce qui leur procure sentiments supérieurs et méditations béates ; mais ce n'est point assez, l'Humanité, la planète ne seront heureuses que du jour où elles te prieront.....

Confiance dans l'avenir ! L'acheminement vers le mieux est inhérent à la substance des êtres.. ..

*
* *

Dans un endroit éloigné des villes et des grosses bourgades, au plein milieu d'un bocage de verdure finement découpée qu'éclairaient à foison de larges fleurs aux teintes très vives sur lesquelles butinaient amoureusement d'innombrables insectes

poursuivis maintes fois par des oiseaux au plumage merveilleux, dans cet endroit frais, doré matin et soir par un bienfaisant soleil prodigue de ses caresses en flammes, au sein, en un mot, d'un Eden naturel, pourtant entretenu par les mains de l'homme, s'élevait une élégante villa de construction mauresque, perdue dans le fouillis de plantes et de chants, noyée dans le concert, dans la mélopée langoureuse des fleurettes, des coléoptères, des gazouilleurs chauffés par l'atmosphère tiède d'un ciel bleu d'Italie.

L'Italie ! incomparable contrée, pays de poètes, d'artistes, de passionnés de toute sorte, qu'émeuvent les beaux spectacles et les embrasements des désirs....

L'Italie ! pays clair, limpide et vaporeux aussi qui semble porter à l'extase mystique et qui en vérité est la patrie des plaisirs sensoriels.

Il en est ainsi ; l'aspect est presque immatériel, et le saint pourrait d'abord s'y croire à l'abri des tentations de luxure. Vaines illusions !

Là nul n'est chaste, nul n'est continent ; les belles femmes y abondent autant que les jolies fleurs — hé ! ne sont-elles point cousines ? — et l'unique mysticisme extasiant, c'est l'union des sexes.... Que celui-là qui est sans péché jette la première pierre !

Résistez un peu aux grands yeux noirs et brûlants de provocantes méridionales, vulgaires mortels, à leurs rouges lèvres attractives, à leur voluptueux corps fait de promesses affolantes, à la senteur de leur haleine, brise saturée de parfums enivrants....

D'ailleurs, croyez-moi, ce n'est point un gros

péché, n'en déplaise à quelques rigoristes, et pour ma part, je vous absous ! la table, dans le banquet de la vie, n'est pas si fine, si abondante qu'on laisse aux plats les meilleurs morceaux ; l'amour des corps est plus vrai que l'amour des âmes ; le seul mal de ces jouissances, c'est de rendre positifs, d'entraver alors la marche vers le but désiré : le concept, rien que le concept !

Mais au fait, si notre monde est organisé ainsi, c'est pour user de ce qu'il offre aux êtres.

Il le faut fatalement ; nous n'y pouvons rien, poussés par le Déterminisme, et nous ne nous berçons que d'illusions libérales....

« Use, mais n'abuse pas ! » Les plus longs traités de morale ne valent pas cette simple phrase qui paraît écrite sur tous les objets dont on se sert...

N'empêche que l'on doit admirer les héros quels qu'ils soient, qui — eunuques volontaires — par un moyen ou un autre, arrivent à se détacher des choses corporelles pour vivre uniquement dans les sphères animiques. Ceux-là sont des génies extrêmement rares, des demi-dieux dignes d'un monde meilleur, d'une autre planète de l'Espace...

Nous les regardons comme des types surnaturels ; nous ne parvenons guère à les comprendre, ces anges merveilleux.

Pourtant il n'est point impossible de parvenir à ce résultat.

Une femme est, courtisane adorable, dont les baisers, les attouchements, les caresses, les charmes, le corps, sont impalpables, ainsi que le sont les esprits volatils, cette femme là se nomme : l'Ethérée !

*
* *

Les alentours de la coquette habitation n'étaient troublés que rarement par le cri des humains ou le passage d'une voiture ; véritable ermitage, la « Villa des Etoiles » était cachée aux regards des curieux et des indiscrets, si nombreux en ce bas monde.

Cela peut étonner ce que j'avance, que personne, ou du moins presque personne ne venait errer des côtés enchanteurs de la campagne environnante ; mais il faut dire ceci : pour gagner ce lieu délicat, ce paradis terrestre, il était nécessaire d'affronter les ardeurs d'une interminable plaine qui séparait l'oasis du restant du monde civilisé.

C'est pourquoi l'on jugeait inutile, en général, de traverser de longs terrains parfois marécageux, pour contempler un site agréable à la vue ; l'Italie n'en manque pas de plus accessibles ; or le facile plaît toujours davantage.

La construction élevée là ne pouvait avoir pour but que d'échapper aux ennuis des centres habités, et sans doute l'Univers, pour l'habitant du logis, était incarné tout entier dans sa demeure.

En effet, dans la « Villa des Etoiles » vivait un « sauvage » comme on dit parmi les mondains, c'est-à-dire un « loup », un « timide », un « ennuyé ».

En réalité, cet individu était un penseur.

La Nature l'attirait dans sa nudité pittoresque, et l'on ne peut à la fois aimer cette maîtresse jalouse et la société pénible de ses semblables.

Georges Kell ne connaissait point d'autre cité que son parc, très grand, et son cottage oriental.

Nul ne savait qui il était, d'où il venait, dans le voisinage.... lointain.

Aussi les paysans, enclins à la superstition, comme tous les paysans du Midi, avaient-ils déclaré l'ermite des Etoiles atteint du « mauvais œil », et quand par hasard, ils le voyaient rôder aux abords de ses domaines, ils se signaient trois fois et partaient vite.

L'un prétendait que le nommé Kell était un conspirateur politique cherchant à échapper à la corde ; l'autre que c'était quelque descendant méconnu d'une famille princière ; ou bien que l'inconnu arrivait des contrées asiatiques ; un quatrième l'affirmait fou, presque idiot ; les jeunes filles et les jeunes femmes pensaient à des histoires d'amour, et les plus hardies s'aventuraient ensemble vers les jardins, afin de découvrir, d'apercevoir « l'amie » de Georges Kell.

Enfin, l'on avait fait de cet étranger un être fantastique, légendaire, nuisible ; la plupart s'imaginaient bonnement qu'il était sorcier, et certains juraient sur leur âme — mais une âme d'italien ne vaut pas cher — l'avoir aperçu, menaçant le Ciel, la nuit, d'un grand canon, et opérant le soir, à la brune, entre le chien et loup, sur des cornues et des mélanges.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'il était beau, d'une étrange beauté ; aussi les Italiennes feignaient-elles avoir grande peur de le rencontrer en des endroits retirés, prétendant qu'il avait le don de s'emparer d'une femme par son regard et de la forcer à se livrer à lui ; paroles hypocrites absolument, car toute Italienne est doublée d'une cocotte, et en vérité il n'en était pas une des environs, de seize à quarante ans, qui ne brûlât de faire battre le cœur,

d'irriter les sens du ravissant insensible........ .....

*
* *

Etendu sur un divan richement dessiné, Georges Kell méditait, entouré de livres et de papiers, le front appuyé sur sa fiue main blanche.

Il semblait presque endormi ; et ses yeux mi-clos fixaient le vague. Une douce fraîcheur parcourait l'appartement bizarre comme tous ceux de la villa des Etoiles, où régnait une tranquillité féérique.

Oh ! qu'il était beau, Georges Kell ! une statue de marbre animée de vie ! sa vue inspirait le respect et ses regards l'étonnement....

D'âge, on n'eut pu lui en donner, car ses traits ne réflétaient aucun des sentiments terrestres, ils étaient réguliers, plastiques, froids ; le front était haut, large, droit ; le teint très mat, très pâle, le nez long et mine, la bouche petite, aux lèvres classiques ; les yeux seuls animaient cet homme par instants et le rendaient alors méconnaissable ; des yeux grands, vastes, gris, profonds et vagues ; d'une incroyable sérénité ; ils regardaient toujours au loin, au-delà des nuages ou des flots de la mer.

Jamais un sourire sur son visage. Georges n'était pour ainsi dire ni triste ni gai ; il paraissait indifférent à tout ce qui se passait auprès de lui ; mais lorsque tout à coup une flamme venait à briller dans ses pupilles, la poitrine commençait à lui battre à forts coups et des gerbes s'échappaient de ses yeux toujours fixés dans le vide... ; il avait une sorte de fièvre en ces moments-là et sa main féminine courait sur le papier avec une vertigineuse vitesse ; l'ange noircissait page sur page, feuillet sur feuillet, cahier sur cahier, puis il retombait dans sa prostra-

tion et rêvait sans dormir aux purs esprits des plages paradisiaques...

*
* *

Justement il vient de se lever.

Repoussant avec lenteur les brochures qui encombrent sa table de travail, les manuscrits déposés à ses côtés, il se dirige vers la fenêtre qui ouvre sur le parc; d'un œil attendri il caresse les végétaux qui commencent à s'assoupir, à courber leur tête sous le manteau de la Nuit, puis il reporte sa vue sur le firmament qu'éclairent maintenant quelques points lumineux. Georges tombe à genoux alors, croise les bras et ses lèvres murmurent :

« Soleils de l'Infini, planètes multiples en mouvement perpétuel au sein de l'Espace, salut à vous mes bien-aimées.

Astres splendides, terres d'or, de rubis, d'émeraude, quand donc vous foulerai-je de mes pas ?

Grand Directeur de l'Eternel Univers vivant, pourquoi me laisses-tu sur cette terre de douleur et d'agonie? mon âme veut t'avoir, te posséder ; fais-moi mourir pour que je t'adore davantage et toujours davantage.

F. JOLLIVET CASTELOT.

(*A suivre*).

Livres

La Légende de la mort chez les Bretons armoricains, par Anatole Le Braz, 2 vol. Honoré Champion, éditeur.

Le texte de cet ouvrage se compose uniquement de récits

recueillis de la bouche des pêcheurs et des paysans bretons. C'est donc la Bretagne triste, rêveuse, mystique, qui se raconte elle-même dans les pages du livre funéraire Le Breton armoricain, ce fils de la lointaine Celtide allié à des émigrés inconnus de l'Asie, porte dans son âme, malgré sa tardive adhésion au catholicisme, l'invincible *conviction* d'un Au-Delà très naturel qui ne constitue qu'une simple continuation de l'actuelle existence. Il vit au milieu de ses trépassés, comme aux temps des Druides et des Bardes, dont les Triades ont gardé leur puissance. Le Breton est un *voyant* de l'Au-Delà. La Mort ne l'effraye point ; elle ne le trouble guère. La Nature brumeuse, sauvage, si profondément mélancolique de son pays, les landes parsemées de genêts et de bruyères où se dressent les men'hirs étranges, les bois de sapins, les chemins sombres et bas qui cachent des mares immobiles, tout cela le fait communiquer sans cesse et sans soubresaut avec les korrigans, les lavandières, les gnômes, avec les âmes, toujours souffrantes d'ailleurs, des morts à cette terre. Sont-ils bien morts du reste ? Il ne sait. L'à côté de la vie se confond, pour le Breton, avec la Vie elle-même. Sa croyance est aussi simple que naturaliste, aussi monotone que triste. Point de paradis mystérieux, ni d'enfer barbare et éternel. Seulement une sorte d'incessant Purgatoire où chuchotent longtemps les trépassés, comme au rythme de la Mer armoricaine... L'être ne meurt point, il continue par delà la tombe, ses occupations habituelles, ses rêveries, ses songes lents et résignés, ses mystiques contemplations de la Nature tant aimée. Il laboure son champ, il tend ses filets, il sillonne l'Océan de la côte dans sa barque, il vend ses marchandises, il rentre dans sa maison ; il aime, il hait, il pleure, il prie, il sourit, il s'enivre au parfum de ses fleurs chéries, du goëmon de ses rivages. Le vivant peut voir, secourir et soulager ses trépassés. Mais que deviendront, dans le futur, ces esprits errants et encore si humains ? Où vont les bons et les méchants ? Restent-ils confondus, s'éloignent-ils une fois, bien que depuis Ker-Ys ils n'aient point, semble-t-il, bougé de leurs entours ? A cela le Breton se contente de répondre : Doué da bardanô ann Anaon ! Dieu pardonne aux défunts ! Credo de calme espé-

rance, de foi chrétienne et druidique, rappelant les assurances de Swedenborg, les assertions les plus larges du Spiritualisme moderne qui prétend que la Mort n'est qu'un vain mot, qu'elle n'est que la continuation insensible de l'existence présente, que l'individualité persiste telle quelle et ne se transforme que progressivement ; que l'Au-Delà côtoie ce monde-ci... Natura non facit saltus !

L'Armorique depuis des milliers d'années vit familière avec ces idées de large Occultisme sans dogmes. Ses Légendes de la Mort n'ont point changé plus qu'elle-même. Et le Breton poursuit son rêve infini, les yeux tournés vers l'Invisible, l'air indifférent aux choses inutiles de la terre comme aux fugaces aventures du dehors. Qu'importe tout ce qui passe et se déroule, puisqu'au fond rien ne change et qu'il a devant lui l'Eternité d'un temps très vague !

F. J. C.

*
* *

NOTE. — « **La Société Alchimique de France** » prépare la traduction des *Opera Omnia* de Paracelse. Ce travail étant très long et très difficile ne pourra être achevé que dans quelques années. Son importance n'échappera point à nos lecteurs.

Rappelons à ce sujet que **la Société Alchimique de France** est ouverte à tous ceux qui, alchimistes, chimistes, érudits ou simples curieux, veulent, selon différentes méthodes, travailler à la recherche de la transmutation des corps et des métaux, à leur fabrication, qui acceptent l'idée de l'Unité de la Matière, qui s'occupent, à un titre quelconque, des vieux textes alchimiques, etc...

Les travaux envoyés au siège de la Société, 19 rue Saint-Jean, à Douai (Nord) sont examinés par le Comité directeur et publiés, s'il y a lieu, dans la revue *Rosa Alchemica*.

Pour faire partie de la Société, il suffit de demander une carte d'adhésion.

La cotisation de 6 francs par an donne droit à l'abonnement à la revue *Rosa Alchemica*.

Nous prions tous nos lecteurs de collaborer à l'extension de la *Société Alchimique* en recrutant des membres parmi leurs connaissances.

La Société Alchimique de France, compte déjà dans son sein, entre autres éminentes personnalités : Camille Flammarion, St. H. Emmens, August Strindberg, Tiffereau, le Dr Varnousos, directeur du laboratoire municipal d'Athènes, etc.....

La Société établit un rapport fructueux entre tous les adhérents et contribue à l'avancement de l'Alchimie, si curieuse au point de vue historique comme au point de vue expérimental.

Le Gérant : L. BODIN.

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNÉOUD & Cie.